

AOUT

Des faucheurs basanés l'acier flamboie et sonne Dans les foins odorants qui tombent à foison ; La voix au timbre clair des fauconniers résonne, Et leur rire se mêle au refrain du pinson ;

Sous la forêt, le long du torrent qui bouillonne, Le pêcheur, ému, fait sautiller l'hameçon ; Un groupe turbulent d'écoliers papillonne Au bord de chaque étang et dans chaque buisson :

Enivrés des senteurs qui tombent des ramilles, Maints couples gracieux errent sous les charmes [milles, Pillant les cerisiers, effarant les oiseaux ;

Et quand le vent du soir dit ses murmures [vagues, La baigneuse, riant de la fraîcheur des eaux, Comme une ourdine, prend ses ébats dans les [vagues.

W. CHAPMAN.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

— O —

XV

L'ARGUMENTATION D'UN GENTILHOMME

— Hé quoi ! docteur ! vous vous êtes donné la peine de ramener Fernande ! C'est trop de bonté, vraiment ! fit le duc en voyant M. Alfaut et en lui tendant la main. Je crois décidément que vous négligez vos malades. S'il en est ainsi, vous avez bien changé. — Seriez-vous fâché de me revoir, monsieur le duc, répliqua celui-ci en prenant le siège que lui offrit Fernande avant de passer dans sa chambre. — Oh ! la vilaine idée, monsieur ! répliqua le duc. Ne suis-je pas quelque chose comme l'exilé ? Les heures sont parfois bien lentes pour moi, vous me les faites oublier. — Seriez-vous devenu flatteur, monsieur le duc ? — Non ! je sais que vous n'aimez pas les flatteurs. — De mieux en mieux. — Qu'avez-vous fait avec Fernande ? — Beaucoup et rien, répondit lentement le docteur. — Vous êtes peu explicite. — Et si je vous prouvais le contraire ? — Prouvez ! — C'est difficile. — Je vous tiens. — Peut-être. — Vous avouez que c'est difficile. — Pas impossible. — C'est juste, j'écoute. — Si vous m'aidez un peu. — Vous avez l'air de me solliciter. — On a toujours besoin de plus fort que soi. — Docteur ! docteur ! vous conspirez contre mon repos. — Cela pourrait être. — Vous, des compliments ! — Je n'en fais point. — A d'autres, docteur. Vous ne cessez depuis que vous êtes là. — Alors, c'est sans m'en douter. — Soit. J'attends vos preuves. — Les voici : qu'est que l'avenir ? — Un problème résolu par le temps. — L'homme peut-il quelque chose pour l'avenir ? — Quelquefois. Mais vos preuves, docteur ! — Patience ! mademoiselle Fernande et moi, nous nous sommes occupés de l'avenir. N'est-ce pas boncomp ? — J'en conviens. — Nous n'avons pu rien décider. — Parfait, docteur ! seulement votre raisonnement pêche par la base. — C'est peu de chose, cela ! — Vraiment ? — Oui. Que faut-il pour le consolider ? Développez cette base. Voici ce dont il s'agit : on offre à mademoiselle Fernande une occupation qui lui donnera 2,500 francs de revenu net. — C'est moi qui dois travailler et non elle. — Vous ne le pouvez encore, monsieur le duc. — Nous attendrons. — Et si, en attendant, la position offerte échappait à votre fille ? — Elle en chercherait une autre. — Vous savez, monsieur le duc, que cela se trouve rarement. — Je le sais ! certainement que je le sais ! Mais croyez-vous qu'il ne me répugne pas, après avoir ruiné cette pauvre enfant, de la condamner au travail ? — Mieux vaut... — Mieux vaut le travail que la misère, n'est-ce pas ! Et je la sens venir. Quelque empesé encore, quelques jours peut-être—Fernande me

cache ses ressources—et nous n'aurons probablement plus rien. — Donc, il faut accepter. — Non, d'ici là, la chance peut tourner. — Qu'espérez-vous ? — Je l'ignore. Il me semble pourtant que notre situation doit changer. — Sur quoi basez-vous ces conjectures ? — Sur rien. — Et alors ? — Je me plais à croire, parfois, que celui qui a abusé de ma confiance reviendra un jour. — Et voilà trois ans que vous êtes déçu. Causons sérieusement, monsieur le duc. Vous aimez votre fille ? — Certes ! — Vous ne voulez pas son malheur ? — Dieu m'en garde ! — Arrachez-la à ce précaire qui la tue. Elle se soutient par un miracle d'énergie, mais elle souffre, croyez-moi. Il m'est pénible de vous parler ainsi, je le dois pour elle et pour vous. La vérité est souvent brutale, monsieur le duc ; il arrive des heures où nous devons savoir la regarder en face. Votre position est critique. La rendre alarmante ou intolérable pour quelques préjugés, c'est ce que ne peut admettre un homme aussi intelligent que vous. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra recourir au travail. Je devine ce qu'il en coûte à votre orgueil et aussi à votre tendresse paternelle. Le travail devient un devoir pour Mlle Fernande puisqu'il est une nécessité. En exil, vos pères ont bien travaillé pour vivre. Ont-ils dérogé ? Non. Et ne travaillons-nous pas chacun, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ? Les rois ont leur labeur, les princes, les ministres, les généraux, tous ont aussi le leur. C'est le lot de l'homme. Je n'ai pas à vous faire un cours sur cette question que vous développeriez mieux que moi ; seulement, je place les choses à leur véritable point de vue, et vous tromperiez vous-même si vous me disiez que je n'ai pas raison. Il m'était pénible d'aborder un tel sujet, c'est ce qui m'a fait l'ouïer. Vous ne me répondez pas ? — Docteur ! docteur ! vous n'êtes pas père, vous ne pouvez sentir mes angoisses. — Je les devine, monsieur le duc. — Ma fille, ce cher trésor que j'ai sacrifié à mes folles imaginations, lui imposer d'autres épreuves ! c'est affreux ! — Accepter ce qui lui est offert c'est lui en éviter. — Vous avez répondu à tout, docteur. A mon âge—je n'ai que cinquante-deux ans—que feriez-vous ? — Je laisserais agir, et je croirais commettre un crime en livrant l'avenir de ma fille à l'inconnu. — Vous êtes dur, docteur. — Je suis raisonnable. — Je ne le suis pas, moi, je ne le vois que trop. Connaissiez-vous cette pensée de Pascal : "Le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas." C'est votre fait. — Dans ce cas, la raison doit l'emporter, monsieur le duc. — Quel est cet emploi ? murmura le duc vaincu et en courbant la tête. — Comme un athlète qui ramasse ses forces, le docteur se replia un moment sur lui-même. Il reprit enfin : — Quelques leçons à donner à une enfant de douze ans. — Coi bien d'heure par jour ? — Voilà où sera le sacrifice, monsieur le duc, vous devez vous séparer de mademoiselle Fernande. — Jamais ! — A ce seul prix, le résultat. — Moi, la confier à des étrangers ? Ce serait insensé ! Exposer sa jeunesse, la placer comme une servante à gage... — Une institutrice n'est pas une servante. — Sans doute, elle est au-dessus de la femme de chambre ! Belle perspective, ma foi ! En butte aux dédains polis des maîtres de la maison, aux tracasseries jalouses des valets, trembler devant les uns et devant les autres ; être flagellé et devoir sourire, c'est un supplice cela, et Fernande ne consentira pas... — Mlle Fernande consent à ce que vous permettez. Elle est au-dessus de ces mesquineries. Et qui vous dit qu'elle ne trouvera pas en Mme Lobeau de Fineste... — Lobeau ! Ce nom sent déjà le maréchal... — Le nom importe peu. Qui vous dit qu'elle trouvera pas dans cette maison une seconde famille ? Sa douceur, sa simplicité, son instruction—je la sais fort instruite—sa position est exceptionnelle, ses malheurs... — Vous croyez, docteur, que je les laisserai révéler ? — C'est votre affaire, monsieur le duc ; elle n'en serait que plus touchante. — C'est cela, de la pitié ! — De la considération, monsieur le duc. — Vous connaissez peu les hommes, docteur. Quelques natures d'élite comme la vôtre apprécieront Fernande de Valdepine à sa valeur. Des parvenus, des envieux, des esprits étroits, enfin, ne lui pardonneront pas la supériorité de son origine. — Et sa supériorité morale ? — Chacun se juge trop bien pour avouer celle-ci. Tout cela mérite réflexion, docteur. Je vous demande pardon de mes emportements. — Ils sont respectables, monsieur le duc. J'étais sûr d'avance qu'il faudrait combattre. — Vous n'avez pas encore vaincu, docteur. — Mademoiselle Fernande fera le reste. — Elle en serait capable si je la laissais taire. Je ne décide rien avant deux jours. — Vous voulez prendre des renseignements ? C'est inutile : la supérieure des "Oiseaux" les

a pris en véritable mère ; elle vous les soumettra. — S'il y a lieu, docteur. — Après les salutations d'usage, les deux amis se séparèrent. — XVI — LA VOIX DU DEVOIR, C'EST LA VOIX DE DIEU — Depuis sa funeste tentative, le duc n'avait pas quitté la maison. Grand fut l'ébahissement de François, lorsque, pénétrant chez son maître, il le trouva debout, habillé, la canne à la main, prêt à sortir. — Monsieur va seul à la promenade ? murmura le brave homme. — Seul ! oui, François. Me voilà remis. Où est mademoiselle ? — A la messe, monsieur le duc. — Tu la prieras de ne pas m'attendre pour le déjeuner. — Seigneur Jésus ! que mademoiselle va être inquiète ! monsieur le duc sera longtemps absent ? — La journée. — Le duc était déjà à la porte de sortie. François le suivait la mine basse, comme un chien que l'on vient de battre. — Monsieur le duc ? hasarda-t-il, tandis que celui-ci mettait le pied dehors. — Que veux-tu ? — Si monsieur le permettait... — Parle ! — J'irais avec lui et mademoiselle serait plus tranquille. — C'est inutile ! répliqua le duc d'un ton si péremptoire que François n'insista pas. — Oh ! dirai-je à mademoiselle que monsieur est allé ? — Je le lui apprendrai à mon retour. — Le duc était dans la rue. François était stupéfait. La pensée lui revint bientôt. Il suivit son maître de loin, le vit monter en omnibus et se diriger vers Paris. — Qu'allait-il y chercher ? Enigme ! — Monsieur le docteur l'aura invité, se dit-il enfin. Pourquoi le cachet ? — Et il rentra moins soucieux. Fernande venait d'arriver. Ne voyant pas son père, elle demanda où il était, il apprit bientôt le départ du duc pour Paris. — Il a été aux renseignements, se dit-elle. Et cette idée la rassura. Fernande et François se trompaient. Ce jour-là, pas plus que le suivant, le duc ne vit ni le docteur, ni la supérieure. Il déposa sa carte dans bien des maisons de la haute industrie ; chose étrange ! il ne rencontra aucun patron. A la première visite, il crut à la vérité des réponses ; à la seconde, il en douta ; à la troisième, il comprit qu'on ne voulait pas le recevoir. — Combien de ceux-là ont rampé devant moi, alors que je leur étais utile ! Quelles protestations ! Oh ! les hommes ! les hommes ! soupirait amèrement le duc. — Ailleurs, on feignit de ne pas le reconnaître. Quelques-uns, avec une politesse obséquieuse, ne voulurent aucunement prendre au sérieux la demande d'emploi qu'il leur faisait. — Il frappa chez des inconnus. Après les : Que savez-vous faire ? — Quel est votre âge ? — Quelles sont vos prétentions ? et mille autres litanies de ce genre, on le renvoyait avec un : — Nous verrons ! — Repassez dans quelque temps ! le commerce languit, notre personnel est trop nombreux ! Nous préférons les jeunes gens ! etc. — Chefs d'usine, chefs d'administration, manufacturiers, négociants, anciens protégés, anciens débiteur, partout, avec des variantes, des réponses négatives. — Lorsque le duc rentra, le second jour, il n'en pouvait plus ; il avait dépensé cinquante francs de voiture, et ne rapportait, de sa tentative, qu'un découragement immense et un accès de fièvre. — La nuit, Fernande et François, inquiets au-delà de toute expression, le veillèrent, ne sachant à quoi attribuer cet état. Le médecin, appelé à la hâte, avait grondé le malade de son imprudence, et enjoint un repos absolu. Force fut au duc de se soumettre. Quand il fut plus calme, il fit part à sa fille de ses déceptions. Celle-ci lui déclara que, s'il l'avait prévenue, elle les lui aurait évitées. A son accent, le duc devina qu'elle parlait par expérience, et qu'elle avait parcouru l'humiliant calvaire, où il n'avait rencontré que douleurs. — Ainsi donc, tu veux me quitter ? lui dit-il, sans préambule, en faisant, pour la première fois, allusion aux propositions du docteur Alfaut. — Je le dois, mon père, répondit-elle simplement. Je vous l'avoue aujourd'hui, j'ai cherché du travail et n'en ai point trouvé. J'aurais veillé nuit et jour, s'il l'avait fallu, avant de me séparer de vous. Aucune de mes démarches n'a abouti. — Et tu me laisserais, Fernande ! Alors que, grâce à toi, je commence une nouvelle vie, que je sens mon être se dilater en ta présence ! Jusqu'ici, j'étais comme frappé de somnambulisme. Je t'aimais, j'aimais ta mère, sans doute, ce n'était pas ce que je sens au cœur. Tu m'as transformé. Si c'était pour te perdre aussitôt, mieux valait... — Taisez-vous ! taisez-vous, mon père, et que la volonté de Dieu soit faite ! — Tu est donc résolu ? — C'est mon devoir et je n'ai pas de choix. — Courageuse fille ! Et tu ne maudis pas l'auteur de ta ruine ? — Dieu a voulu cette ruine, mon père. Qui oserait maudire Dieu ?

XVII EN WAGON — Il n'y avait pas quinze jours que la question du départ avait été agitée par le docteur et la supérieure, que Fernande se trouvait à la gare, accompagnée de monsieur et madame Alfaut et du fidèle François. On n'avait pas permis au duc de se déplacer. — Après les dernières caresses, les dernières poignées de mains, les dernières recommandations, il fallut se séparer ; Fernande, le cœur gonflé, défaillante et pâle, s'installa dans un compartiment réservé aux dames. — Les wagons s'ébranlèrent, la locomotive lança, en sifflant, son panache de noire vapeur ; la jeune fille était partie ; elle était seule désormais. — Comment décrire l'infini de la tristesse qui l'envahit peu à peu. Jusque là, soutenue par une énergie factice, bouleversée par les adieux, ahurie par le mouvement qui se faisait autour d'elle, attendrie par les soins, les prévenances de ses amis, les paroles de sa chère supérieure qu'elle avait été embrasser, elle n'avait pu faire un retour sur elle-même. Songeant trop aux autres, elle n'avait pas eu le loisir de songer à elle ; mais, pendant cette route solitaire et silencieuse, elle envisagea sa position et ne put retenir ses larmes. — Seule ! seule ! saupirait-elle. O ma mère, qui m'aimera désormais ! — Et la pauvre enfant sanglottait une prière, pour ne pas voir s'enfuir cette terre où elle avait vécu. — Ces désolations intimes sont inénarrables. L'esprit, comme un vaisseau battu par la tourmente, cherche en vain un coin bleu du ciel. Partout des ténèbres, partout des angoisses et des épouvantes. Il tourne en une circonférence qui semble se rétrécir sans cesse pour vous englober dans un point inévitable et fatal. Ce n'est pas un cauchemar, c'est la réalité palpante ; agonie morale qui énerve les forces et amène le découragement. — Fernande craignait, non sans raison, cet inconnu qui s'ouvrait devant elle. Que serait-il pour elle ? Redoutable question qu'elle n'osait approfondir. — Absorbée dans sa douleur, elle ne s'apercevait ni du temps qui s'écoulait, ni des paysages qui se succédaient, ni de la longueur de la route, ni de la fatigue du voyage, ni de la solitude qui l'environnait, sinon de sa solitude morale. Aux stations, elle était tirée, un moment, de sa torpeur, par les cris des employés et l'ouverture des portières, mais, le train reprenant sa marche, elle retombait dans sa méditation anxieuse et troublée. — Aucun incident sur sa route que l'apostrophe grossière, de trois jeunes gens qui s'étaient installés cavalièrement auprès d'elle et malgré ses protestations, au moment où le train s'ébranlait, et dont elle dut subir la présence et les propos jusqu'au prochain arrêt. Là, seulement elle put descendre, et résolut de terminer son voyage dans les compartiments mêlés. — Où allait-elle ? — Entre Loches et Chinon. C'est tout ce qu'elle savait. — Vainement les voyageurs qui l'entouraient, parmi eux, se trouvaient des femmes, lui firent quelques avances de politesse ; elle leur répondit à peine. On respecta son silence, devinant à la couleur de ses vêtements, — elle n'avait pas voulu quitter le deuil de sa mère, — à sa morne attitude, que la douleur l'étreignait dans ses bras puissants. — Elle regardait, sans la voir, cette ruche humaine qui bourdonnait autour d'elle, et il fallut qu'on l'invitât à descendre par deux fois pour comprendre qu'elle était arrivée. — Perdue au milieu de la foule, elle fut transportée, plutôt qu'elle ne marcha, dans la salle des bagages, et là, elle aurait été fort embarrassée, n'ayant jamais voyagé, si un vieil ecclésiastique, qui l'avait remarquée pendant la route, ne lui eût fait ses offres de service. — Vous êtes étrangère, mon enfant, lui dit-il doucement, me permettez-vous de vous venir en aide ? — Fernande le regarda d'un air si reconnaissant que le bon prêtre ajouta : — Je n'ai pas de bagages, allons chercher les vôtres. Veuillez me donner votre bulletin. Quel nom portent les colis ? — Fernande répondit, non sans hésiter : — Mademoiselle Verneuil. — Je m'en doutais, poursuivit le prêtre, vous êtes l'institutrice attendue chez madame Lobeau de Fineste ? Je bénis le hasard qui m'a fait vous rencontrer le premier. Je suis le curé de la paroisse. Venez. Je suis heureux de pouvoir vous présenter moi-même. Une voiture doit vous attendre pour vous conduire au château ; nous partirons ensemble. Cela vous convient-il ? — Plus que je ne saurais l'exprimer, monsieur, répondit Fernande. — Un domestique, en livrée éclatante, vint en ce moment au devant du curé qui s'empressa de lui dire : — Jacques, voici mademoiselle Verneuil, faites prendre ces bagages. — Jacques s'inclina cérémonieusement, fit ce qui lui était commandé, et bientôt nos voyageurs, installés dans une immense calèche, partirent au galop d'un superbe attelage. — Fernande plus rassurée, sentant déjà un protecteur dans son compagnon, refoula au loin sa tristesse et ses larmes, et appela à elle sa résignation et son courage possédés. Elle sut bientôt que le curé avait nom Saturain ; qu'il desservait sa paroisse depuis trente ans ; qu'il avait baptisé M. de Fineste, le frère de madame Lobeau de Fineste ; qu'il était souvent le commensal du château ; que Fernande allait trouver là une ex-